

## Qui suis-je ?

Dans l'avis *Au lecteur* qui ouvre la première édition (1580) de ses *Essais*, Montaigne annonce le dessein qu'il forme depuis déjà dix années et qui l'occupera encore jusqu'à la fin de ses jours, douze ans plus tard : « C'est moi que je peins », dit-il. « Je suis moi-même la matière de mon livre », « sujet si frivole et si vain »... Et, dans le texte que nous proposons ici, *Des idées que l'on se fait sur soi (De la présomption)*, Montaigne offre au lecteur un de ces essais où la peinture du moi est des plus complètes et des plus insolites. S'il nous apparaît aujourd'hui si familier, un tel projet avait toutefois de quoi surprendre en son temps. Montaigne n'a jamais ménagé ses efforts pour en justifier l'entreprise. Un gentilhomme n'a-t-il pas mieux à faire en effet que de se retrancher dans son domaine pour confier à son papier, au fil de la plume, ses réflexions sur le monde et les mœurs, sur sa lecture des auteurs antiques, mais aussi sur sa frêle constitution physique, sa mauvaise

mémoire, son manque d'assurance et la vanité de ses propres actions publiques et privées ?

À près de quarante ans, âge déjà bien avancé pour l'époque, Montaigne vend sa charge de conseiller au Parlement de Bordeaux et se retire dans la ferme familiale du Périgord, à un jet de flèche de Castillon-la-Bataille, à quelques heures de cheval de Bordeaux et de Bergerac. Là, dans un angle de la maison, il aménage une bibliothèque (qui comptera jusqu'à mille ouvrages), pièce dans laquelle il entend désormais consacrer le restant de ses jours à écrire et à méditer en compagnie des grands esprits de l'Antiquité – Épicète, Sénèque, Plutarque, Sextus Empiricus, Lucrèce, Marc Aurèle, Platon, Cicéron... – dont il fait graver les maximes sur les poutres et les solives du plafond afin d'avoir toujours sous les yeux, quand il cherche l'inspiration, les recommandations des plus sages. On peut voir dans cette retraite la marque d'une profonde lassitude pour les affaires publiques autant que l'expression d'une extrême prudence envers les bouleversements politico-religieux qui mettent alors le pays à feu et à sang (les rivalités des royaumes de Navarre et de France, les activités séditeuses de la Ligue du duc de Guise, la guerre fratricide des catholiques et des protestants...). D'une certaine façon, dans un monde en proie à la violence, traversé par les forces héraclitéennes du

devenir perpétuel, quand tout – mœurs, langues, croyances, nations, empires – est voué à changer, à vieillir et à disparaître, le philosophe fait peut-être œuvre de sagesse en recherchant en lui-même, loin des sables mouvants de la réalité immédiate qui l'entoure, un point d'appui pour l'action et pour la connaissance. C'est ainsi que Montaigne, en faisant de sa bibliothèque le centre névralgique de son activité intellectuelle et de sa vie d'honnête homme, tisse en une même étoffe ses lectures et ses expériences, lie désormais sa vie à son livre.

Tel pourrait être, au fond, le sens de ce qui apparaît comme la reprise très personnelle de l'injonction socratique de suivre la maxime inscrite au fronton du temple d'Apollon à Delphes : « Connais-toi toi-même. » Contre les désordres du monde, le « moi », ou « l'âme », est peut-être bien le dernier « lieu » d'une retraite tout intérieure, une protection contre les tracasseries du dehors. Mais du projet à sa réalisation, l'esprit rencontre bientôt de redoutables obstacles. Il n'est pas si aisé de se voir et *a fortiori* de se représenter tel que l'on est. Les conventions, les cérémonies, les usages justement nous l'interdisent : comment se mettre à nu quand le siècle ne jure que par la pudeur, la dissimulation et la flatterie ? Et Montaigne de gratter le mille-feuilles des conventions et des bienséances et, comme s'il s'agissait de

la statue de Glaucos, qu'un séjour prolongé dans les profondeurs de la mer a rendu méconnaissable, de s'évertuer à révéler, strate après strate, l'être même qu'il est... Il a beau soulever cette première écorce, faire sauter une à une les couches sédimentées de son « être » social, que trouve-t-il au juste ? Une multiplicité de sentiments, d'émotions disparates, de souvenirs émus, d'aversion plus ou moins contenues, une collection de qualités et de défauts atomisés, détachés les uns des autres, eux-mêmes pris dans un flux perpétuel, mais d'unité du moi, point.

À supposer qu'on parvienne à se montrer dans le plus simple appareil, à tenir à distance les conventions qui nous brident, à atteindre ce moi hypothétique, serait-on de toute façon le mieux placé pour parler de soi ? Dans la recherche introspective, l'esprit se confronte d'abord à ses propres passions, dont la présomption qui conduit à se raconter des histoires sur son propre compte, à se voir en tout cas autre que ce que l'on est, par cette sorte d'estime excessive que l'on se porte et qui dévalorise tout ce qui n'est pas soi.

Dans ces conditions, non seulement le monde est un branlement perpétuel<sup>1</sup>, agité d'infinis désordres et peuplé de simulacres, mais le « sujet » est loin d'être ce point fixe auquel se raccrocher, même de façon momentanée. Lui-même se trouve emporté

dans le vaste mouvement. Pis encore, chacun s'entendant si bien à se piper lui-même, le sujet est, au cœur du tourbillon du devenir, le foyer imaginaire de toutes les illusions...

À bien des égards, la peinture du moi apparaît donc comme une entreprise vaine, inévitablement approximative, prise dans les rets de l'égotisme, du narcissisme présomptueux, si bien qu'on serait prêt à donner raison à Pascal qui voyait dans la peinture du moi rien de moins qu'un « sot projet<sup>2</sup> ». Mais l'autoportrait que livre Montaigne est justement tout sauf une mise en scène affectée. À l'évidence, il est sincère. Nulle complaisance à son endroit, nul attermoiement de circonstance. Le Montaigne des *Essais* n'est pas le Jean-Jacques des *Confessions*. Au contraire, peut-être lui reprocherait-on d'avoir parfois le trait épais quand il peint ses si nombreux défauts. Aussi, quand elle met au jour le déterminisme des passions – les forces occultes du corps, les travers non moins secrets de l'esprit –, cette mise en abîme est-elle, pour le coup, loin d'être une démarche insensée. Le mérite d'une philosophie est moins dans sa vérité absolue que dans sa fécondité. Et d'une certaine façon, en peignant son autoportrait, Montaigne souligne l'essentiel : la difficulté de se défaire de ses propres illusions et l'inconstance naturelle du jugement. Car les obstacles que l'esprit

rencontre d'abord ne sont pas tant entre les choses et lui que dans cette fausse proximité que chacun s'imagine entretenir avec lui-même. Et si l'on ne commence par les mettre en évidence, comment retrouver le sens exact de l'exercice du jugement, sans lequel il n'est de véritable esprit libre? De ce point de vue, il est naturel qu'à l'interrogation pyrrhonienne du « Que sais-je? » réponde celle, éminemment moderne, du « Qui suis-je? ».

Christophe SALAÜN

### Notes

1. Cf. *Essais*, III, 2 « Du repentir ».
2. Cf. Blaise Pascal, *Pensées*, n° 62 (édition Brunschvicg).